



Lola Arias opte pour une grammaire efficace. PHOTO EUGENIA KAIS. FESTIVAL D'AVIGNON

«Los Días Afuera», les fortes du pénitencier

La metteuse en scène argentine Lola Arias laisse s'exprimer la singularité de ses six interprètes, femmes et personnes trans passées par la prison, grâce à un dispositif simple mais terriblement efficace.

C a, c'est le type même de pièce qui rend l'exercice critique difficile, *Los Días Afuera* de l'Argentine Lola Arias. Soit les parcours fracassés de quatre femmes cisgenres, et deux personnes trans, violentées, emprisonnées : «mille cent jours», annonce l'une; «mille cinq cent treize», surenchérit l'autre. Qui dit mieux ? Donnons au

moins leur prénom, on leur doit bien ça : formidables Yoseli, Nacho, Estefania, Noelia, Carla et Paula, qui montent pour la première fois sur scène et exposent «leurs jours après» la prison pour femmes d'Ezeiza à Buenos Aires. Pas d'hommes cisgenres sur ce décor échafaudage de scène de concert, version pole dance, qui vire au drive-in – mais ils sont

CULTURE/ FESTIVAL D'AVIGNON

l'objet de toutes les plaintes : veulerie, tromperie et lâcheté. Nacho, lui, est «garçon trans», aujourd'hui chauffeur de taxi et «psy de pacotille» quand les clients se racontent.

Dérouiller. C'est à leur tour de se dire. Tout. La misère en héritage, la rue, la drogue, le vol, la violence systémique faite aux femmes et trans, les flics qui tabassent, les conditions de détention, la visite des familles explosées, les discriminations à l'emploi, au logement, le sexe et l'amour en prison, deux filles qui restent collées des nuits entières à mater des films d'horreur, Nacho et Estefania qui se souviennent de leur groupe de rock pénitentiaire, les Hors contrôle – en serait-il autrement ? –, c'était en 2012. Douze ans plus tard, la musique brusque l'Opéra d'Avignon dans une dramaturgie très simple : alternance de récits de soi, chacun, chacune son tour – personne ne se coupe –, et passages de danse-musique live avec chansons populaires version cumbia ; bien sûr que les paroles prennent en charge leur triste et lamentable histoire : «On ne choisit pas son destin. On ne sait pas ce qui viendra.»

Si, on sait, et rien ne va nous surprendre dans la mise en scène de cette restitution de la violence. Forte de son travail d'écrivaine, réalisatrice, femme de théâtre avec des ex-détenus, vétérans de guerre, enfants de migrants, Lola Arias opte pour une grammaire efficace : dérouler en série les autobiographies, et

déverrouiller les corps dans des numéros de comédie musicale. Mention spéciale à Noelia, travailleuse du sexe transgenre – militante tabassée pour avoir défendu les droits des «putes» – qui s'éclate dans un numéro de voguing. On lira plus tard qu'elle compte aujourd'hui parmi les figures importantes des *ballrooms* en Argentine.

Force. Le critique peut bien pointer la simplicité répétitive du dispositif, reste que ça fonctionne à plein régime pour ne pas enfermer – une fois de plus – ces six interprètes dans un format purement documentaire, et surtout leur garantir une parole singulière quand toutes les histoires se ressemblent tragiquement.

En ce jour de première, leur joie, la force de leur travail, la brutalité de leur présence ont tout emporté : les bémols du critique, les larmes de cette femme assise juste à côté, son bébé dans les bras, et le public debout... comme un seul homme ? Non. L'expression ne vaut plus rien, il faut en inventer une autre.

LAURENT GOUMARRE
Envoyé spécial à Avignon

LOS DÍAS AFUERA de LOLA ARIAS
à l'Opéra Grand Avignon jusqu'à mercredi.
Une projection de *Reas*, film de Lola Arias
avec les six interprètes a lieu ce lundi
au cinéma Utopia-Manutention d'Avignon
à 11 heures.

THÉÂTRE

LOS DÍAS AFUERA

Yoseli, Nacho, Estefanía, Noelia, Carla et Paulita. Six femmes argen-
tines, cis et transgenres, ex-détenues,
partagent leur récit dans un music-hall
à la dramaturgie un peu figée mais
à la portée puissante.

Par un contraste saisissant,
l'Opéra d'Avignon s'est fait
ballroom éphémère. Un écrin
aux lumières fluo claquantes qui
célèbre – et c'est palpable – la force
du groupe pour raccommo-
der ces
vies singulières, brisées par l'isole-
ment, les violences, les errances,
y compris dans un monde où la vie
a continué sans elles.

Ici, la comédie musicale est détour-
née pour pulser aux rythmes de
cumbia, du voguing (une danse qui
est, en soi, un détournement des
codes) et des chants, et ainsi subli-
mer « *la bande sonore de la prison* ».
Car la force de *Los días afuera* réside
dans le traitement scénique de la
remémoration. Par un processus de
réversibilité, les réminiscences des
entraves vécues en prison, et à sa
sortie, sont « retournées » en dispo-
sitifs servant le récit de soi. Ainsi de
cette structure en métal ouverte aux
barre(aux) de pole dance, espace de
jeu pour la virtuosité des corps dé-
liés de leur immobilité. Ainsi de ces
lampes torches qui, autrefois bran-
diées par les gardiens, mettent ici en
lumière les prises de parole indivi-
duelles. Micros, webcams ou camé-
ras projettent sur l'écran ce qui se
joue au plateau, avec une esthétique
« clipsque » artisanale où s'ajoutent
des prises de vue des faubourgs de
Buenos Aires, tous les médiums sont
bons pour « faire art » du carcéral.
Cela dit, la construction dramatur-
gique est très attendue. Tout se

déroule de manière ultra-logique
– tant dans la progression des thèmes
que dans l'enchaînement des scènes
entre témoignage et basculement
fantasmé. Cette prévisibilité est
toutefois relativisée par la surprise
incessante de la performativité
parfaitement imparfaite de ces
interprètes débutantes. Pour gagner
en densité, le geste artistique aurait
pu davantage être mis en abyme,
en creusant ce choix du diptyque,
du film au music-hall. C'est d'autant
plus frustrant que l'idée est esquis-
sée – une comédienne confie le rôle
émancipateur, pour elle, du tour-
nage de *Reas*.

Mais, au fond, ce qui importe et
emporte dans cette proposition,
c'est cette nécessité – mêlée d'un pur
plaisir – réaffirmée de s'emparer du
prisme salvateur du récit. De le faire

advenir par une véritable entrée
en scène – rideau encore baissé,
chacune se présente, assumant
son « je » avant d'en faire un « jeu ».
D'assumer la théâtralité par des
changements de décors amovibles
à vue. De se ressaisir de soi par la
puissance de l'imaginaire et pallier
l'angoisse – explicite dans les der-
niers instants, irruption du réel dans
ce monde enchanté – des empê-
chements futurs. / HANNA LABORDE

conception, texte et mise en scène

de Lola Arias / avec Yoseli Arias,
Paulita Asturayme, Carla Canteros,
Estefania Hardcastle, Noelia Perez,
Ignacio Rodriguez, Inés Copertino
(musicienne) / à voir en octobre
à Paris (Théâtre de la Ville), à Lyon ;
en novembre à Créteil (93), à Ville-
neuve-d'Ascq (59) et Angers (49) ;
en décembre à Bayonne (64)...



PHOTOS : ÉRIC DÉGUIN



5

THÉÂTRE

Los días afuera
Lola Arias

Tout a commencé dans des prisons argentines où Lola Arias a pratiqué le théâtre avec quatorze détenu-es. Hommes, femmes cis et transgenres, iels se sont d'abord retrouvé-es dans un documentaire musical, *Reas* (« prisonnières »). La pièce, au même croisement des genres, est la seconde partie du projet. Les voilà désormais six à illustrer ce que peut vouloir dire : rentrer chez soi, retisser des liens, retrouver une place dans la société malgré le stigmate de la détention. Du rock au voguing et de la prison à la scène, la musique et la danse ont des airs de résistance chorégraphiée. Ce sont six voix qui se réapproprient six corps, au moment de retrouver la liberté. (Ewan Pez)

du 3 au 5 octobre dans le cadre du Festival d'Automne
au Théâtre de la Ville, Paris ; les 6 et 7 novembre à la
Maison des arts de Créteil ; les 14 et 15 novembre à la
Rose des vents, Villeneuve-d'Ascq